

**REINE
PRAT**

EXPLOSER LE PLAFOND

**PRÉCIS DE FÉMINISME
À L'USAGE DU MONDE DE LA CULTURE**


Rue de l'échiquier

Les incisives 
Collection dirigée par Vincent Edin

Les droits d'auteur de ce livre
seront intégralement reversés
à l'association De la mule au web,
pour contribuer à la valorisation
des archives de Nathalie Magnan
déposées aux Archives de la critique
d'art (ACA) à Rennes.

© 2021, éditions Rue de l'échiquier
12, rue du Moulin-Joly, 75011 Paris
www.ruedelechiquier.net

ISBN : 978-2-37425-310-7
Dépôt légal : octobre 2021

PRÉFACE

*À Nathalie Magnan
qui toujours m'accompagne*

Comme une matérialité de la culture

La chance aime fabriquer des occasions de rencontre. Il y avait, c'était prévisible au début de ce siècle, comme une contagion du mouvement pour la parité. Parité politique (faire de la place aux femmes), parité économique (masquer le mot trop cru d'égalité), parité domestique (nous y sommes encore); et parité dans la culture. Le 17 juillet 2010, dans le cloître Saint-Louis d'Avignon, le festival offre une tribune à une association toute neuve, H/F; et nous la saluons. Entre Reine Prat et moi-même, la complicité est déjà là, nous avons, en 2007, aux Célestins de Lyon, conversé. D'autres rendez-vous viendront, toujours pour la même chose, nous agacer de tant de sexisme dans la culture, et toujours rêver à la création, la direction, la représentation des femmes dans cette même culture. Je vois une photo, en 2014, devant le théâtre de l'Odéon, nous protestions contre le programme de la saison à venir... exclusivement masculin.

Les rapports rédigés par Reine Prat, en 2006 et 2009, rendaient visibles, non, donnaient la preuve, analyse détaillée à l'appui, de l'inégalité, de la hiérarchie, dans les lieux de la culture. Car la preuve nous emmène bien au-delà d'une simple dénonciation, ou d'une évidente réclamation de présences, de places, de directions d'institutions. La preuve raconte les empêchements à fabriquer de l'égalité. Et c'est là toute l'importance du travail de Reine Prat. Elle entrecroise la question des places dans le pouvoir institutionnel de la culture avec la création elle-même, transformations imaginaires, fabrication de la représentation artistique. Bien sûr, on peut se demander si



l'accès des femmes au pouvoir, politique, économique, introduit du neuf et du différent; mais, dans l'espace de la culture, la question ne se pose pas, car la réponse va de soi. Responsabilités publiques et productions de créations sont difficilement dissociables; ou plutôt le formel de l'égalité, de l'égalité inclusive, ne saurait suffire. Le contenu est obligatoire, et c'est réjouissant!

Reine Prat dit s'être impliquée dans toutes ces questions «à son corps défendant», comme si elle y avait été projetée avec une force qui la dépasse. Elle dit aussi qu'en écrivant ce livre, bien des années après, elle s'est radicalisée. C'est vrai.

Geneviève Fraisse

OUVERTURE

Tout a été dit. Et continue à se dire et se dira, aussi longtemps qu'il le faudra, dans toutes sortes de témoignages, d'analyses, de réflexions, publiées ou non, dans les médias, sur les réseaux sociaux, dans les universités, dans les bureaux, dans le secret de conversations privées ou de cabinets médicaux, dans les conseils de discipline, dans les lieux de police et dans les tribunaux. Et s'écrit dans des rapports, des textes de loi, des arrêtés ministériels, des chartes, qui s'empilent et dont l'efficacité n'est pas prouvée, ni suffisamment mesurée.

Les choses se disent avec plus ou moins d'intensité, plus ou moins de pertinence, plus ou moins de fréquence, selon l'actualité, non pas l'actualité réelle, ce qui se passe, mais ce à quoi soudain il est décidé de donner voix, avant de passer à autre chose.

Or ça ne passe plus! La litanie des chiffres attestant des inégalités entre les femmes et les hommes se trouve percutée, et éclairée, par une succession de révélations des violences exercées sur des femmes parce qu'elles sont des femmes, et ce, singulièrement, dans le secteur des arts et de la culture qui, par la force de ses *représentations*, impacte la société tout entière.

Pourquoi, si tout a été dit et se dit actuellement bien haut et bien fort, revenir sur des rapports que j'ai écrits, en 2006 et 2009, en tant qu'inspectrice générale de la création, des enseignements artistiques et de l'action culturelle au ministère de la Culture et de la Communication, rapports auxquels j'ai donné des titres très longs que je résume ainsi : *Pour l'égalité entre les femmes et les hommes dans les arts du spectacle*?



Le premier rapport a fait l'effet d'une bombe². L'écho a été tel que ma mission a été prolongée. Prolongée, mais amputée d'un second volet qui devait répondre à la question « pourquoi nos plateaux sont si blancs ? » selon la formule de Jérôme Bouët, alors directeur de la musique, de la danse, du théâtre et des spectacles, qui me confiait cette double mission, question évacuée par son successeur au prétexte qu'elle « n'était pas du même ordre ».

La philosophe Elsa Dorlin avait pourtant montré dès 2006 les liens inextricables, d'un point de vue historique, entre sexisme et racisme : « La conceptualisation de la différence sexuelle [est] le moule théorique de la différence raciale : [...] sexe et race ont une même matrice³. » Christiane Taubira renchérit : « L'inégalité hommes-femmes est à mes yeux la matrice de toutes les discriminations. Une fois celle-ci éliminée, les autres – fondées sur des préjugés ou des faits culturels – s'écrouleront. Tant que nous n'aurons pas installé psychologiquement et intellectuellement cette nécessaire égalité au sein de nos sociétés, tant que les lois et les faits tolèreront le sexisme, nous donnerons prise aux autres inégalités⁴. » J'entends bien ici toutes les inégalités, et toutes les violences qu'elles génèrent, ou, plus exactement, inégalités construites pour « autoriser » ces violences : sexisme, racisme, classisme, homophobie, grossophobie⁵, xénophobie, âgisme... conjugables à l'envi. Certaines personnes, relevant de plusieurs de ces catégories, sont susceptibles de pâtir de violences conjuguées ; des violences s'exercent aussi au sein d'une même catégorie, chacune étant structurée par des inégalités internes. Comme le précise le très précieux lexique publié par le collectif Piment, à l'article « racisé », « le but [n'est] pas de lancer des jeux olympiques de l'oppression, mais de réitérer l'importance de l'intersectionnalité en tant qu'outil d'analyse de la manière dont les systèmes de domination s'emboîtent⁶. »



Nous tâcherons d'avoir en tête tout au long de ce texte ce que la politologue Françoise Vergès appelle une approche pluridimensionnelle : « Il ne s'agit pas de relier des éléments de manière systématique et finalement abstraite, mais de faire l'effort de voir si des liens existent et lesquels. Une approche pluridimensionnelle permet d'éviter une hiérarchisation des luttes fondée sur une échelle de l'urgence dont le cadre reste souvent dicté par des préjugés⁷. »

Ainsi, traiter des inégalités *perpétrées* entre les femmes et les hommes appellera nécessairement d'autres questions qui pourraient apparaître comme autant de digressions et qui n'en seront pas : les inégalités se conjuguent, les manières dont elles opèrent, les domaines où elles s'exercent s'éclairent les unes les autres. De même, on passera souvent, sans transition, de l'analyse des pratiques institutionnelles à celle des pratiques artistiques, des processus de légitimation aux modalités de nomination. On appréhendera d'autant mieux ce qui se joue dans les *représentations* qu'on accèdera aux conditions de leur fabrication. Constatant l'intrication entre contextes de production et forme/contentu des œuvres, on circulera des unes aux autres. On verra comment s'articulent les représentations proposées aux publics, l'organisation professionnelle du secteur, la vie privée de celles et ceux qui y travaillent. Cependant on gardera en tête que des artistes, de tout temps et aujourd'hui encore – de plus en plus ? – s'exonèrent de ces contraintes et continuent d'ouvrir les voies de l'émancipation. Enfin, ce qu'on va lire s'appuie sur l'analyse de situations observées en France.

Fin 2006, après la diffusion de mon premier rapport, j'ai commencé à mettre en place, au sein du ministère de la Culture, des groupes de réflexion *non mixtes*. Réglons rapidement la question, puisqu'elle fait encore violemment débat, en faisant appel à la sociologue Christine Delphy : « La non-mixité voulue,



la non-mixité politique, doit demeurer la pratique de base de toute lutte; et c'est seulement ainsi que les moments mixtes de la lutte – car il y en a, il faut qu'il y en ait – ne seront pas susceptibles de dérapier vers une reconduction douce de la domination⁸.» Des relais ont rapidement été pris dans les milieux professionnels (organisation de nombreuses rencontres et débats, création du mouvement H/F, de La Barbe⁹...) tandis que le ministère de la Culture nommait Muriel Mayette à la Comédie-Française, Julie Brochen au théâtre national de Strasbourg (TNS), Dominique Hervieu au théâtre national de Chaillot. Trois directrices, la parité était ainsi acquise à la tête de ce prestigieux réseau des cinq théâtres nationaux dont aucun, jusqu'en 2006, n'avait été dirigé par une femme depuis la création du premier d'entre eux, la « maison de Molière », en 1680. Dès 2014, il n'y en avait, de nouveau, plus aucune. Rien n'est jamais acquis.

Puis c'est le *statu quo*. J'en prends acte dans un second rapport, paru en mai 2009, sous-titré *De l'interdit à l'empêchement*.

Trois ans plus tard, le gouvernement issu de l'élection de François Hollande affiche une priorité en faveur de l'égalité. Le ministère de la Culture et de la Communication adopte la première d'une série de feuilles de route¹⁰ qui reprennent, au fil des ans, l'essentiel des préconisations de mes rapports, auxquelles vient maintenant s'ajouter la lutte contre les violences et harcèlements sexuels et sexistes que je n'évoquais pas : signe des temps ?

L'élection présidentielle de 2017 consacre l'égalité entre les femmes et les hommes « grande cause nationale » : « Il s'agit de s'attacher à faire progresser l'égalité dans les faits, avec une obligation de résultats¹¹. » Il faut ici prendre acte de la qualité du travail accompli depuis et rendre hommage à Agnès Saal, haute fonctionnaire à l'égalité et à la diversité : un ensemble impressionnant d'idées et de dispositifs



destinés à instaurer l'égalité réelle et à lutter contre les violences est élaboré et mis en œuvre. Mais « les éditions successives, depuis 2013, de l'Observatoire de l'égalité entre femmes et hommes dressent un constat encore sévère des inégalités¹² ». Revient ainsi la question de l'application de ces dispositifs et de leur l'efficacité sur le terrain.

Tout cela ne servirait donc à rien !

Je remarque cependant que les constats et analyses de 2006, aujourd'hui actées par la puissance publique, autorisent des femmes, de plus en plus nombreuses, à s'affirmer, à se sentir légitimes, à se porter candidates, à faire œuvre.

C'est pourquoi je décide d'écrire à nouveau. Plus libre, ma parole sera plus radicale. Je me suis en effet, sur ces questions, « radicalisée », pour rendre son sens premier à ce mot aujourd'hui confisqué : il faut prendre les choses à la racine. Il ne s'agit plus d'aménagements ni de ménagements.

Les droits ne sont jamais octroyés, ils s'obtiennent, de haute lutte, parfois au péril de sa vie. Le pouvoir ne se lâche pas, il se transmet, du même au même. J'ai montré en 2006 comment se fabriquent les successeurs de ceux qui dirigent les institutions culturelles, par un système de clonage qu'on désigne sous le terme plus anodin de « cooptation ». S'immiscer dans cette chaîne de transmission quand on est « autre » relève de l'exploit et suppose, la plupart du temps, qu'on se soit grimé-e en « même », qu'on se soit « blanchi-e » ou « masculinisé-e ».

Il faut donc se défaire de l'idée qu'on peut laisser du temps au temps, que les changements viendront progressivement, que la société évolue, lentement mais sûrement... vers le mieux, forcément. Nous avons chaque jour, sur bien d'autres sujets, la preuve du contraire.

Je ne m'attarderai pas à analyser, commenter ou critiquer les propositions du ministère de la Culture,



les actions qu'il a engagées. Sur les objectifs, tout le monde peut tomber d'accord, au moins sur le principe. Sur les moyens d'y parvenir, ça se discute. Sur les résultats, on est encore loin du compte. Les mesures prises sont indispensables. Elles ne seront pas suffisantes. Les réticences et résistances sont réelles et puissantes. Le poids des habitudes et des intérêts particuliers ainsi que le modèle organisationnel s'opposent aux changements structurels nécessaires. La puissance publique peut beaucoup, si elle en a la volonté politique. Elle ne peut pas tout. Il y faut des efforts conjugués, des résultats exigés. Les objectifs quantifiés de progression, que j'ai prônés, risquent fort de donner raison à Zenon : Achille ne rattrapera jamais la tortue. C'est tout, tout de suite, qu'il nous faut exiger. 50/50, demain matin. C'est possible.

On n'y arrivera pas sans un changement radical de point de vue et de méthode, sans libérer le vocabulaire, sans bouleverser la grammaire, sans sortir du piège où nous enferme la dualité femmes/hommes, sans s'extirper de la pensée binaire, sans passer dans une autre dimension. Faudra-t-il pour s'en convaincre en appeler à Pierre Choderlos de Laclos ? « Apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. Cette révolution est-elle possible ? C'est à vous seules de le dire¹³. » Ne laissons pas nos luttes s'institutionnaliser. Guérilla, *girls*¹⁴ !

Les observations, réflexions, suggestions qui vont suivre seront parfois contradictoires, il y aura des redites, elles paraîtront souvent irréalistes, elles ne seront jamais utopiques. Comme nous l'enseigne la philosophe Geneviève Fraisse, « l'émancipation n'est pas un ailleurs, un lieu d'utopie à identifier. Elle se fait plutôt dans un affrontement avec les repères conceptuels et imaginaires de l'histoire commune. Car il s'agit de dérégler la machinerie, de la dérégler pour rendre d'autres histoires possibles¹⁵ ». Il y aura



beaucoup de citations, car ce que je défends ici est soutenu par beaucoup d'autres, dans des domaines divers et de multiples manières, et parce que nous devons pouvoir nous compter nombreux-ses.

C'est ici et maintenant que nous voulons que nos désirs s'incarnent, qu'on en finisse avec les assignations identitaires, que nos vies valent la peine d'être vécues, qu'on ne meure pas de l'avoir voulu, que les lois, du moins celles de notre République, soient respectées et que justice soit faite afin que plus jamais le masculin ne l'emporte sur le féminin.